

"Petit Pays", prix du roman Fnac, est sur la liste des prix Goncourt, Fémina, Médicis, Interallié, de l'Académie française et désormais Renaudot ! Entretien sur pause avec l'écrivain-rappeur.

On l'attrape au sortir d'un taxi, il court d'un studio (musique) à l'autre (télé, radio) et, l'une à après l'autre, enchaîne les rencontres avec les lecteurs. Gaël Faye n'a pas pu rentrer comme prévu voir sa famille au Rwanda où il s'est installé à Kigali depuis plus d'un an. C'est la famille qui est arrivée. Il court après le temps, n'en revient pas du succès de son premier roman : « *On dirait que mon livre a des pattes, il court et j'essaie de le suivre, j'ai l'impression d'être extérieur à ce qui se passe, mais je prends tout ce qui vient. Comme il y a une bonne nouvelle après l'autre, on n'a même pas le temps de faire une fête, d'aller au restaurant avec les copains, voilà déjà une autre bonne nouvelle qui s'annonce* », sourit le rappeur qui, s'il est inconnu des lettres françaises, joue pourtant depuis longtemps avec les mots en chansons, et avec quel talent ! Après son duo avec Edgar Sekloka dans « Milk Coffee and Sugar », il a rappé son autobiographie dans « [Pili pili sur un croissant au beurre](#) », avant de s'en inspirer pour son *Petit Pays*.

Elle commence au Burundi, où il naît en 1982, et qu'il va quitter en 1995 pour l'exil en France. Après une courte période dans le monde de la City londonienne où ses études le mènent, il laisse place à l'artiste en lui. Et s'installe à Kigali, pays de sa mère. C'est dans la capitale du Rwanda qu'il a fini de travailler à son manuscrit *Petit Pays*, lauréat du premier grand prix de la saison littéraire et que s'arrachent depuis, l'un après l'autre, tous les jurés littéraires de la saison. Gaël Faye s'est confié au Point.fr au début d'une tournée française qui prend des proportions inattendues.

Le Point.fr : Quand est né Gabriel, le héros de *Petit Pays* ?

Gaël Faye : Un peu par hasard. J'avais envie d'écrire ce livre pour recréer mes après-midi d'enfance à Bujumbura, les jeux, les odeurs, les arbres ; envie de mettre en scène cette douceur-là, d'expliquer cette enfance presque en prenant la main à quelqu'un qui ne connaît rien du Burundi. Ni des Hutu ni des Tutsi, même si sur ce chapitre, je suis incapable d'expliquer puisque je ne comprends pas moi-même... Je me disais que cette naïveté permettait peut-être d'entrer plus facilement dans cette histoire. J'ai tenté plein de choses, écrire au « Je », comme je fais dans le rap où je parle de moi mais où j'écris peu d'histoires ; je voulais me sentir à l'aise. Gabriel me permettait de faire en sorte que ce livre ne soit pas une autobiographie, ce n'est pas ma démarche. Il m'était plus facile de me mettre dans la peau d'un enfant, une manière pour moi d'avoir des balises.

Dans votre enfance marquée par le génocide rwandais voisin, aviez-vous la lucidité de votre jeune héros ?

Non. J'ai inventé le personnage que j'aurais voulu être à certains égards, et à une certaine période, après toutes ces années mises à comprendre. Gabriel, lui, comprend, moi, je suis passé à côté de plein de choses, c'était comme un trou noir, un black-out. Je n'arrivais pas à mettre les événements dans l'ordre, le coup d'État, le jour où j'ai vu mon premier cadavre... En écrivant, c'est comme si j'étais retourné dans mon corps de petit garçon, par un coup de baguette magique. Et puis Gabriel vit des péripéties qui ne me sont pas arrivées.

Vous peignez un milieu privilégié dans une capitale africaine, étiez-vous à ce point protégé ?

Je n'avais aucune conscience d'appartenir à un milieu aisé (du moins dans le contexte du Burundi). Je me suis rendu compte plus tard que c'est un pays pauvre. Petit, je ne voyais pas la misère environnante, c'était important de montrer cela dans le roman. Cet enfant préservé vit dans un monde différent du pays, il est dans son impasse, avec ses livres. Un vrai cocon. Qui a éclaté.

Quand cela ?

Pour moi, c'est l'arrivée en France, à l'âge de 13 ans, qui a représenté la fin de tout. Plus encore au moment où, croyant que j'allais revenir au Burundi, j'ai su que j'allais grandir en France. Ce fut le début des interrogations, de la crise identitaire.

Pourquoi avez-vous alors choisi le hip-hop plutôt que la littérature ?

J'écrivais beaucoup quand j'habitais dans la banlieue parisienne et j'avais un copain qui faisait de la danse hip-hop, le samedi après-midi. Voyant que des gars y écrivaient, il m'y a emmené. J'ai intégré un atelier de rap et c'est comme ça que mes textes se sont retrouvés en tempo, en musique. Dans ce groupe, j'ai trouvé une famille, c'est pourquoi je me dis « fils du hip-hop ». Mais je me suis rapidement ennuyé, il n'y avait pas encore Internet à la fin des années 90 et tout était trop compartimenté. Maintenant, c'est devenu une qualité de mélanger les genres, mais à cette époque, sur les thèmes de l'exil, du métissage que j'abordais, ça ne suivait pas musicalement. A cappella, en revanche, chez les slameurs, le public venait pour les mots. Et puis j'ai fait la rencontre de Guillaume Poncelet, un musicien venu du jazz, qui était ouvert sur tout. Je pouvais aller chercher un accordéon ou un chanteur congolais pour chanter en lingala, tout devenait possible.

Vous avez choisi de vivre au Rwanda : pourquoi ce retour sur le continent ?

Je ne connais pas du tout le Rwanda. C'est le pays de ma mère, j'ai cette nationalité, j'ai eu l'envie de connaître le pays. Quand on a des enfants (Gaël Faye, qui vient de se marier, a deux petites filles, NDLR), on a peut-être encore plus envie de les ancrer dans un pays réel, pas celui que l'on décrit avec les souvenirs de ses propres parents, pas un pays fantasmé, car le Rwanda est à nous autant que la France. Nous vivions à Paris auparavant et nous sommes partis en juillet 2015, il y a un an. Par fantasmé j'entends cette image des pays africains qui est biaisée en Europe, parce que tout y concourt : certains médias, les clichés dans les discussions, et même une certaine littérature. Des Africains qui restent trop de temps sans rentrer dans leur pays d'origine peuvent aussi se fabriquer des images.

Parlez-vous le kinyarwanda ?

Malheureusement non, je partage cela avec le héros du livre, je ne maîtrise pas du tout la langue, j'ai un gros complexe par rapport à ça, et j'essaie de faire en sorte que mes enfants l'apprennent mieux que moi. C'est une langue très poétique

avec une grammaire très compliquée, même pour la prononciation il faut aller chercher des sonorités. Le swahili est une langue que je maîtrisais davantage.

Dans quelle mesure êtes-vous engagé dans l'histoire rwandaise, et particulièrement celle du génocide ?

J'ai pris la décision de revenir quand, le 7 avril 2014, j'ai eu l'occasion de chanter lors de commémorations devant des chefs d'État, à Kigali. J'ai assisté alors à ces crises violentes de réminiscence où les gens entrent dans les traumatismes collectifs. J'avais écrit un article dans [Africultures](#) tellement cela m'avait marqué, parce que j'avais la vision de ceux de la diaspora qui rentrent en été et sont décalés par rapport à la réalité ; je pensais que les choses allaient dans ce pays, que les gens avaient leurs traumatismes mais qu'ils étaient passés à autre chose. J'ai découvert une réalité beaucoup plus complexe. La vie était normale pendant l'année, mais pendant ces commémorations, toute la souffrance revenait. Le Rwanda est un pays dont même le paysan de base connaît le mot résilience. En même temps, ce peuple va de l'avant, garde le cap. Il fallait que je vive ça au quotidien : qu'est-ce que ça veut dire de vivre à côté des assassins de sa famille ? Il se passe ici quelque chose qui ne se passe pas ailleurs, et de manière égoïste aussi, en tant qu'artiste, je voulais comprendre cette chose-là qui touche à l'humain.

Dans quelle mesure êtes-vous engagé, avec votre épouse, dans le Collectif des parties civiles pour le Rwanda ?

Ce collectif me tient à cœur parce qu'il est à la jonction de mes propres origines, et qu'en tant que citoyen français, je ne peux pas supporter que des gens coupables de crime contre l'humanité vivent librement et tranquillement en France. On dit souvent que le devoir de mémoire est essentiel, oui. Mais sans la justice, comment associer mémoire et réconciliation ? Il y a encore des anciens bourreaux en liberté en France, protégés par des connivences politiques, des amitiés bien placées qui leur valent le statut de réfugiés. Et je ne parle là que des « cerveaux », pas des petites mains... En France, cela fait des années que ce collectif défend les parties civiles et il vient d'obtenir un deuxième procès cette année avec [deux condamnations à perpétuité](#).

Que saviez-vous du génocide dans votre famille, puisque votre mère est tutsi ?

Je viens d'une famille de réfugiés où l'on ne se dit pas comment on a souffert, on tait cette histoire, les choses arrivent par bribes, et c'est là où la littérature et les témoignages permettent d'ouvrir les yeux sur des vérités. La chance que j'ai eue, c'est que ma famille, le cercle proche, était déjà réfugiée au Burundi. Certains étaient repartis au Rwanda avant le génocide. Je sais que j'ai perdu des membres de ma famille là-bas, cette tante morte avec tous ses enfants, mais je ne sais pas comment. Je ne les connaissais pas. Dans la famille de ma femme, qui est aussi franco-rwandaise, des choses plus précises ont été racontées, et j'ai pu me rendre compte du déroulement en trois mois. Quand tante Eusébie, dans le roman, dit adieu à Yvonne, l'épisode est inspiré d'une situation réelle. Je me suis nourri de plein d'histoires, de témoignages, comme ceux que j'entends chaque année lors de ces commémorations. Mais je ne peux pas décrire, donner des précisions, pour moi, cela reste l'indicible, sauf par le témoignage.

Quand vous êtes-vous décidé à passer le cap de la littérature ?

J'écris depuis longtemps, en plus des chansons, des poèmes, des pièces de théâtre, que je garde, et je pensais franchement que le roman n'était pas fait pour moi. Ou pour beaucoup plus tard, quand les enfants seraient grands, etc.. Et puis Catherine Nabokov, éditrice indépendante, a entendu mes chansons. Elle était sûre que je pouvais y arriver, et c'est elle qui m'a mis au boulot. J'ai écrit pendant trois semaines l'été 2014, puis de janvier à mars 2015 et j'ai fait le travail de réécriture ensuite au Rwanda. Elle a fait lire trente pages à Juliette Joste chez Grasset. Jamais je n'aurais pensé que j'allais signer dans la maison d'édition de Dany Laferrière, de *L'Énigme du retour* ! Mais mes amis, comme Makenzy Orcel, m'ont dit qu'on mettait un certain temps à s'assumer comme écrivain. Je n'y connais rien à la littérature, mais tous me disent que ce qui m'arrive est vraiment cool. La qualité d'une œuvre n'a rien à voir avec le succès, mais je prends ce prix Fnac comme un bonus ! La route est longue, solitaire, le travail ingrat, si, d'un coup, le prix me permet d'avoir une audience, alors, tant mieux.

Êtes-vous un grand lecteur, comme Gabriel ?

Non, je ne suis pas un lecteur, enfin, j'ai lu un peu comme tout le monde. La sœur de mon père à Bujumbura m'avait abonné à une collection de livres nommée « Zanzibar ». Je recevais un roman par mois, je ne lisais pratiquement pas, mais quelques-uns m'ont laissé un souvenir très fort. Je m'y suis mis davantage depuis, mais si j'arrive à lire un bouquin par mois je suis content !

Quels auteurs, quels livres ont compté ?

René Depestre m'a mis une claque, *Le Mât de Cocagne* ; la poésie de Damas, aussi, j'avais 15 ou 16 ans. Quand je pense à mes grands émois, c'est Dostoïevski qui arrive. Je me disais *c'est ça un vrai roman*. Et j'étais bloqué. Les Haïtiens m'ont sauvé par rapport à cette pression, parce qu'ils parlaient du monde dans lequel j'étais, l'ambiance charnelle, les odeurs, les couleurs surtout chez Depestre, qui mêle le sensuel et le politique, sans frontières...

Comment voyez-vous la réception de *Petit Pays* sur le continent africain ?

J'ai distribué quelques exemplaires autour de moi au Rwanda, et beaucoup de gens m'ont dit que j'ai raconté ce qu'ils avaient vécu. Les chansons me valent aussi ce genre de réactions. Là, je travaille à ce que le roman soit traduit en kinyarwanda et aussi en kirundi, la langue du Burundi, pour avoir l'avis de lecteurs issus de milieux sociaux différents.

Votre « petit pays » d'enfance vous manque-t-il ?

Beaucoup. Le Burundi est en guerre depuis un an, on a à faire à des gens qui vont aller jusqu'au bout d'une logique infernale, presque génocidaire, tous les jours des jeunes sont arrêtés, torturés, assassinés, personne n'ose parler. C'est catastrophique, il va se passer quelque chose d'atroce, la situation se dégrade de jour en jour. La dernière fois que j'y suis allé, c'était en 2013. Mais je ne peux pas y retourner. Si je le nomme « petit pays », c'est affectif. Bien sûr.